

m'aimez plus, dites-vous, pourquoi m'avez-vous obligé à venir ce soir, ici, dans cette maison ?

— Pourquoi ?

— Oui pourquoi ?

— Parce que j'ai voulu me venger de vous, Olivier, en vous prouvant d'abord la fausseté de vos accusations, l'indignité de votre conduite et la différence qui existe entre moi et la créature que vous m'avez préférée. Croyez-vous donc, Olivier, que nous, les femmes pieuses, les mères de famille, nous n'avons pas notre orgueil aussi, à côté de notre amour ? Vous avez blessé en moi la femme surtout, en la forçant à entrer en lutte avec une fille de cette espèce, et en la comparant dans votre esprit à cette créature.

— Je n'essayerai pas de me défendre. Je suis devant vous désarmé ; tout ce que vous me dites est juste, et m'oblige à courber la tête ; mais je me vengerai, moi aussi ; je me vengerai par un repentir sincère, et en vous contraignant à m'accorder mon pardon.

La comtesse ne répondit pas.

Après un silence, le comte reprit :

— Je me retire, Jeanne, je sens que ma présence vous pèse, je vous en délivrerai au plus vite. Me permettez-vous de revenir, quelquefois, rarement...

— Jamais !

— Accordez-moi une faveur, une seule ?

— Que voulez-vous, Olivier ?

— Laissez-moi embrasser mon fils, mon Georges.

— Non pas, monsieur le comte ; je ne puis vous laisser poser sur son front par vos lèvres encore humides des baisers de cette créature.

— Jeanne, je vous en prie ?

— Non, Olivier, répondit-elle avec amertume, N'insistez pas, c'est impossible. Je puis faire une chose si vous le voulez ?

— Laquelle ? parlez ?

La comtesse retira un médaillon posé sur la table et caché sous son mouchoir, et le montrant au comte :

— Le reconnaissez-vous Olivier ? c'est mon portrait que je vous ai donné au premier anniversaire de la naissance de notre Georges, portrait que vous aviez juré de conserver éternellement sur votre cœur et que, pour un baiser, vous avez livré à cette femme qui me l'a renvoyé avec mépris. Ce portrait, je le suspendrai au cou de votre fils pour le laver de ses souillures.

— Oh ! vous êtes implacable ! s'écria-t-il avec désespoir.

Et il s'élança hors de la chambre, à moitié fou de douleur.

La comtesse se leva, pencha le corps en avant, écouta avec anxiété le bruit des pas qui s'éloignaient, puis tout à coup un sanglot déchira sa gorge et elle fondit en larmes et elle se jeta dans les bras de la duchesse en s'écriant d'une voix navrante :

— Ah ! je l'aime ! je l'aime !

Et elle s'évanouit.

XVIII

OU IL EST PROUVÉ QU'IL EST BON DE RECONNAÎTRE LES GENS AUXQUELS ON ACHÈTE DES CHEVAUX

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre.

Les conditions stipulées entre le capitaine Vatan et Diane de Saint-Hyrem avaient été rigoureusement tenues.

La jeune fille et son frère, après une réclusion de vingt-quatre heures, avaient été rendus à la liberté, presque à leur porte, de sorte qu'ils n'avaient eu que quelques pas à faire pour rentrer chez eux.

La rage du comte avait été grande. Malheureusement les précautions de leurs ravisseurs étaient si bien prises, que les deux jeunes gens s'étaient vainement creusé la cervelle pour découvrir à qui ils avaient eu affaire, et ils en étaient réduits aux conjectures.

C'était en vain que le comte et sa sœur se dépitaient, leurs ennemis devaient, selon toute probabilité, leur demeurer toujours inconnus.

Jacques de Saint-Hyrem, très-expert en telle matière, et passé maître en fourberies de ce genre aurait, jusqu'à un certain point, pris assez facilement son parti de ce désagrément si une autre cause beaucoup plus sérieuse n'était venue augmenter son embarras et le placer dans une situation assez difficile.

Malgré les ordres qu'ils avaient reçus, les Vauriens du Pont-Neuf, chargés de reconduire le frère et la sœur jusqu'à l'angle de la rue qu'ils habitaient, et qui avaient flairé le sac gonflé de pistoles que portait la jeune fille, n'avaient pu résister à la tentation de se l'approprier ; bien qu'avec une extrême politesse, et tout en s'excusant de la liberté grande, les pistoles étaient passées de la poche de Diane de Saint-Hyrem dans celles de maîtres Maçonbiche et Boncorbeaux.

La chose était grave, car les deux jeunes gens restaient sans une obole, et sans moyens de se procurer de l'argent.

Retourner à Saint-Germain en demandant au père Joseph, il n'y fallait pas songer.

Les dernières pistoles n'avaient été arrachées au sombre moine qu'avec une difficulté extrême et à force d'importunité.

Essayer de lui en faire lâcher d'autres était tout à fait impraticable.

Cependant il fallait vivre : là était la question.

Heureusement qu'à cette époque comme aujourd'hui, grâce à Dieu, la ville de Paris ne manquait pas d'estimables juifs qui, pour un très-mince bénéfice de cent cinquante pour cent par mois tout au plus, se faisaient un véritable plaisir, moyennant de bons gages, de venir en aide aux gens gênés.

Diane de Saint-Hyrem vit avec de longs soupirs de regret tous ses bijoux de jeune fille passer, les uns après les autres, dans les mains griffues et crasseuses de ces prêteurs sur gages.

De son côté, Jacques de Saint-Hyrem vivait comme il pouvait, c'est-à-dire pas du tout.

Il n'était pas heureux dans les mille et un expédients qu'il inventait pour sortir d'embarras. Il avait beau piper les dés, biseauter les cartes, tirer les manteaux sur le Pont-Neuf et chercher de mauvaises querelles aux cocardeaux, la plupart du temps, il en était pour ses frais et il continuait bon gré malgré, à loger le diable, c'est-à-dire rien du tout, au fond de son escarcelle.

Donc, la situation était des plus tendues, et malheureusement elle menaçait de se rendre encore davantage.

Un jour, cependant, que le comte de Saint-Hyrem rentrait l'oreille basse au logis, il lui sembla, à travers les cloisons, entendre le refrain d'une joyeuse chanson s'égrener en modulations harmonieuses dans la partie de l'appartement réservé à sa sœur.

Le comte ouvrit les narines, et huma l'air en hochant la tête à deux ou trois reprises.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, qu'est ceci ? que se passe-t-il céans ? Jeanne, ma bien-aimée sœur, n'est pas femme à perdre